

*Notre critique du  
le 5 Avril,*

CHARLES DeKONINCK

*Notre critique du*  
**COMMUNISME**  
*est-elle bien fondée?*

LES PRESSES UNIVERSITAIRES LAVAL  
QUÉBEC CANADA

## Notre critique du communisme est-elle bien fondée ?\*

Notre critique du communisme est-elle bien fondée? Il me semble que trop de personnes en haut lieu ignorent ses positions les plus fondamentales et s'y opposent pour des raisons qui sont en elles-mêmes secondaires. Il y a une manière de combattre le communisme, que celui-ci provoque, qu'il encourage et sur lequel il veut compter.

C'était immédiatement après la guerre; on m'avait demandé de faire, dans une ville industrielle de l'État de New-York, une conférence publique sur le Communisme marxiste. Mais certains hommes d'affaires y voyaient des inconvénients: « Comme vous ne pouvez dire grand bien du communisme, des conférences sur ce sujet ne pourraient que nuire à nos relations commerciales avec la Russie — relations qui seront désormais obligatoires, car nous avons développé une telle capacité de production durant la guerre que, pour éviter la crise, il nous faudra un marché de plus en plus vaste: l'Union soviétique, l'amitié de la Russie, des relations enfin très libres avec les communistes, seraient la solution

\* Causerie faite au diner de clôture du Cinquième Congrès des relations industrielles de Laval, le 25 avril, 1950.

de tous nos problèmes. Ne pourriez-vous pas enfin choisir un autre sujet ? » Telle était, vous le savez, un peu l'attitude de tous les hommes d'affaires d'alors. (Les industriels ici présents n'étaient évidemment pas de ces gens-là ! ?) On croyait savoir — les porte-parole du State Department et même quelques bons catholiques étaient unanimes à le dire — que grâce à notre zèle à soutenir la Russie, les communistes se ramollissaient peu à peu, qu'ils devenaient de plus en plus tolérants et tolérables. J'ai pourtant fait ma conférence pour montrer que plus ça change, plus c'est la même chose; et que, précisément, ce qui demeure et même s'accroît à travers les attitudes toujours plus astucieuses, c'est la substance de la doctrine marxiste.

Comment expliquer l'étrange indignation que soulève actuellement chez nos intellectuels, chez nos hommes politiques aussi bien que chez nos hommes d'affaires la conduite des communistes depuis la fin des hostilités ? Voici que nous trouvons aujourd'hui fort gênant ce réalisme stalinien que nous avions jadis loué. N'oublions pas que pendant la guerre nous nous sommes laissé dire, même par certains catholiques empressés de composer avec les puissances de ce monde, que la soi-disant persécution religieuse en Russie avait été une pure calomnie fasciste. Et voici que ces progressistes s'étonnent aujourd'hui: les communistes ne tiennent pas parole et font seulement ce qui fait leur affaire; ils érigent en système le mensonge et le chantage, la calomnie,

la déformation du passé; ils entreprennent avec méthode et sans merci la liquidation de personnes qui avaient pourtant si généreusement collaboré à l'institution de leurs démocraties populaires. Tant et si bien qu'on ne peut plus les croire et qu'ils ont détruit cette bonne foi dont Cicéron disait qu'elle est le fondement de toute conversation humaine, de toute société. Eh bien! cette réaction de notre part est singulièrement naïve — pour ne pas parler d'ignorance coupable.

Nous estimons que leur mauvaise conduite dans les cas particuliers est plus grave que leur doctrine générale d'après laquelle la fin justifie les moyens. J'appuie la critique de cette attitude sur un exemple tiré de saint Thomas. Le fait de la fornication est un mal. Mais il y a plus grave: c'est d'enseigner que la fornication est partout et toujours un bien. Ce dernier cas est même incomparablement plus grave puisqu'il érige le mal en principe universel. Or, c'est exactement le fait des communistes. Ils ne se contentent pas de violer leurs promesses, de traverser des frontières et de renverser des gouvernements qu'ils avaient juré de respecter. Ils vont plus loin et nous aurions dû le prévoir depuis longtemps. Dans leurs ouvrages de fond, dans leurs revues (qu'on peut acheter ici même à Québec) ils enseignent qu'il faut agir exactement comme ils le font et dans tous les cas: le bien véritable, affirmement-ils, ne se peut assurer autrement. C'est tout comme si l'on enseignait que le salut des hommes ne

peut s'obtenir que par le vol, que voler son prochain quand on peut le faire impunément est un bien — une grande justice!

Nous-mêmes, hélas, nous sommes devenus assez insensibles à cette différence pourtant fondamentale qu'il y a entre faire le mal dans un cas particulier, et enseigner que de faire le mal est partout et toujours un bien. Nous ne nous étonnons plus, par exemple, que l'on écrive des choses qui tantôt de manière implicite et tantôt ouvertement préconisent la révolution violente, le renversement du pouvoir établi et l'abolition de la constitution par tous les moyens; nous ne nous étonnons pas d'une doctrine d'après laquelle la fin justifie n'importe quel moyen pourvu qu'on réussisse à user de ces moyens impunément. Nous ne prenons pas garde à cette dernière précaution, aveuglés que nous sommes par ce fait que là où les communistes ne peuvent employer leurs moyens impunément, ils se résignent pour un temps à obéir, à se conformer à ce que nous appelons le droit naturel et aux coutumes de la société où ils vivent. Or c'est souvent dans ces moments de faiblesse apparente et de soumission aux lois qu'ils exercent le plus d'influence et préparent leur coup décisif.

Bref, nous sommes tellement habitués à établir entre l'action concrète et la doctrine générale un divorce absolu qu'en face de gens qui sont par ailleurs fort logiques dans leur conduite, nous nous étonnons de leurs agissements et nous sommes assez obtus pour être indignés alors que depuis des années,

depuis des dizaines d'années, depuis un siècle, ces mêmes gens nous avaient prédit ce qu'ils avaient l'intention de faire. Pourtant, les actions criminelles particulières des communistes prendraient pour nous un tout autre aspect si nous consentions à y voir la mise en pratique d'une doctrine universelle. Ce qui fait la force de cette doctrine c'est qu'elle n'est pas elle-même l'action et que par ailleurs nous ne prenons pas trop au sérieux les choses qui ne sont que dans les livres. De façon générale, nous ne prévoyons pas les conséquences des doctrines qui sont dans les livres. C'est ainsi que nous lisons que l'homme est dépourvu de libre arbitre, mais sans penser que cette proposition ruine automatiquement tout système juridique, qui présuppose que les hommes sont responsables de leurs actions. C'est une très dangereuse faiblesse de croire ou d'agir comme s'il ne devait pas y avoir de rapport entre la conduite concrète et les principes généraux qui doivent régler notre vie.

Je voudrais dans cette causerie attirer votre attention sur deux vérités qui sont fondamentales pour les rapports entre les hommes. Ces vérités ne sont pas seulement mises en cause par le marxisme, mais ce sont les vérités que les marxistes jugent essentiel de combattre. Et cette attaque est d'autant plus périlleuse pour nous que nous ne voyons que très confusément le rapport entre ces vérités et la vie politique dont elles sont pourtant le fondement. Mais disons d'abord un mot sur la puissance du marxisme.

C'est évidemment pour assurer la réalisation de ce qu'ils prennent pour un bien que les marxistes préconisent la transformation radicale de la société; et ce bien qu'ils se proposent doit être fort ardu à atteindre, puisque sa conquête exige une telle violence. Quelle est donc la nature de ce bien? D'après le marxisme, les biens véritables sont les biens matériels; et c'est de l'insuffisance et de la privation de ces biens, que proviennent ces illusions qu'on appelle biens spirituels, où les hommes cherchent désespérément une compensation de leur misère; la pauvreté, les injustices de la vie présente et terrestre donnent en effet naissance à l'illusion du bonheur de l'au-delà, et au fantôme d'un Juge et Législateur suprême que les puissants de ce monde ne pourront éluder.

Nous aurions tort de sous-estimer l'attrait que peut exercer sur la multitude une doctrine qui accorde tant d'importance aux biens matériels et qui attribue tous les maux d'ici-bas à la propriété privée et à l'inégale distribution des richesses. D'après l'opinion des anciens et des plus sages parmi les anciens, selon quelques modernes, aussi, la plupart des hommes pensent que le bonheur consiste en premier lieu dans l'abondance et dans la jouissance des biens matériels. La multitude pense que ce sont les riches qui sont heureux.

Et quels sont ces biens matériels qui peuvent rendre un homme vraiment heureux? Leur nature dépend de la situation présente d'un homme. Mais,

en général, tout homme cherche à jouir d'une sécurité dans la possession de ses biens. Or à quelles conditions ce sentiment de sécurité pourrait-il être vraiment assuré? Le poète fait dire à la sorcière, dans Macbeth, que le désir de la sécurité est l'ennemi principal des mortels. («... Security is mortals' chiefest enemy.») C'est un appétit de sécurité qui pousse les Macbeth de meurtre en meurtre. Encore un coup, une dernière complicité avec des assassins de métier, et il ne restera personne pour contester l'inaliénable dignité de leurs personnes. Mais laissons ce cauchemar pour revenir à notre modeste citoyen. Si celui-ci cherche le bonheur dans les seuls biens matériels et s'il veut en jouir en parfaite sécurité, je me demande si l'on peut encore parler de « modeste citoyen ». Car les hommes qui possèdent beaucoup de richesses matérielles n'en ont jamais assez pour jouir d'une sécurité pleinement satisfaisante. Les conditions d'une telle sécurité sont à ce point invraisemblables qu'on ne pourrait les dire sans ridicule. Si je mettais le bonheur dans la possession et dans la jouissance des biens matériels, ne faudrait-il pas, de peur que je ne sois mis à la gêne par la toujours possible inadvertance de mon prochain, que l'on m'accordât d'abord tous les droits sur tous les biens du monde? après quoi je pourrais reconnaître les droits d'autrui! Grâce à cette émancipation, grâce à cette liberté, je pourrais désormais traiter mon prochain avec toute l'équité compatible avec ma propre sécurité. A une communauté com-

posée d'individus avec de telles ambitions, je préfère l'idylle de Macbeth dont l'ambition se bornait à la couronne de l'Écosse.

Beaucoup de gens conviennent que le bonheur doit comporter quelque chose de spirituel et que c'est dans le spirituel qu'il doit trouver son achèvement. Mais plus nombreux encore sont les hommes qui attendent une ambiguë « suffisance » des biens matériels avant de s'adonner à la poursuite de ces biens spirituels dont on leur a parlé un jour! Cette « suffisance des biens matériels », qui, d'après saint Thomas, est nécessaire à la pratique de la vertu, est l'une des équivoques les plus fructueuses de l'histoire.

Le cas le plus commun est celui de l'homme qui, persuadé que le bonheur consiste uniquement dans la jouissance des biens matériels, est néanmoins assez intelligent pour comprendre que les lois statistiques ne favorisent pas ses chances de devenir l'incontestable tzar de toutes les industries possibles. Évincé par le jeu des aptitudes, des appétits et des concurrences, il tournera alors ses ambitions vers un autre système plus réalisable, lui semble-t-il. De là est née la théorie, vieille comme l'humanité, de la possession commune des biens matériels, où chacun aurait juste autant qu'autrui, en sorte que personne n'aurait plus le droit de se plaindre. Ce compromis est séduisant: il permet tout au moins de parler de fraternité humaine, mais d'une étrange fraternité sans principe de paternité. Or beaucoup

de gens croient béatement que le communisme ne représente autre chose qu'un tel régime de communauté des biens.

Le désir d'une telle législation, ai-je dit, est séculaire. Nous en retrouvons du reste une critique dans la *Politique* d'Aristote, et voici comment l'explique saint Thomas dans son commentaire: « Une telle législation paraît bonne en surface et elle a de quoi plaire aux hommes, et cela pour deux raisons. *En premier lieu*, à cause du bien que l'on conjecture devoir survenir du fait d'une telle loi. Quand on entend dire, en effet, que toutes choses seront communes entre les citoyens, on accueille cela avec joie à la pensée de l'amitié admirable qui en résultera de tous à tous. *En second lieu*, à cause des maux que l'on estime qui disparaîtront par l'effet de la dite loi. Car on accuse les maux qui se produisent actuellement dans les cités, tels que les contestations des hommes entre eux en matière de contrats, et les jugements de faux témoignages, et l'adulation des pauvres à l'égard des riches, comme si tous ces maux venaient du fait que tous les biens ne sont pas possédés en commun. Mais si l'on veut bien considérer correctement ces choses, aucune d'elles n'arrive parce que les possessions ne sont pas communes, mais elles proviennent de la malice des hommes. Nous voyons, en effet, ceux qui possèdent des biens en commun avoir beaucoup plus de dissensions que ceux dont les possessions sont séparées. Seulement, c'est à cause du petit nombre des possessions com-

munes comparativement aux possessions divisées que les litiges qui naissent des premières sont moins nombreux. Et pourtant, si toutes les possessions étaient communes il y aurait beaucoup plus de disputes.»<sup>1</sup>

Lorsque le marxiste enseigne que les biens matériels sont les seuls véritables, il peut compter sur l'appétit d'une multitude d'hommes qui n'ont jamais pensé autrement, ou croient que s'il existe en outre des biens spirituels, ceux-ci peuvent devenir facilement accessibles dès lors que chacun aura sa suffisance de biens matériels.

Mais il n'y a que les biens matériels; voilà bien ce que soutiennent les marxistes; et la paix entre les hommes ne deviendra possible que le jour où les moyens de production seront devenus propriété commune; en sorte, disent-ils, que les gens qui professent la réalité et la primauté de l'esprit, qui maintiennent que dans la communauté politique la justice et la liberté ne sont possibles que par le droit de propriété privée, sont au fond les ennemis de la fraternité humaine et du bonheur. Voilà des propositions marxistes qui peuvent éveiller l'attention intéressée de la multitude, et celle-ci croit comprendre. Mais le marxisme enseigne des choses bien plus fondamentales et que la foule, hélas, ne comprend pas.

Par exemple, la multitude intéressée ne sait pas que Marx parle avec le plus grand mépris de l'idée

(1) In *II Politicorum*, lect. 4.

que le peuple se fait du communisme et de l'égalité des hommes: le communisme grossier, dit-il, « est la perfection de l'envie et de la soif de niveler, qui réclame un minimum égal pour tous... »<sup>2</sup> Or, toujours d'après Marx, un tel minimum saperait à la base les possibilités d'une révolution fructueuse. Il faut, dans le marxisme, que le désir des biens matériels ait une certaine infinité: c'est précisément cette faim insatiable qui est le levier du progrès. Et c'est pourquoi il faut tout faire pour maintenir les travailleurs dans un état d'exaspération — du moins jusqu'au jour de la dictature absolue du prolétariat, dictature qui n'est pas autre chose que l'exemplaire de ce rival que les communistes appellent la fascisme.

Précisément, pour le pur marxiste, les biens matériels et la jouissance dont rêve la multitude ne sont pas, finalement, le bien véritable de l'homme. Le communiste authentique vous dira que cette conception est vulgairement bourgeoise. Mais il concédera que cette opinion, que cet appétit de la multitude, sont des phénomènes utiles, voire nécessaires. Dans des écrits qu'il n'a pas besoin de cacher — il sait, en effet, que nous ne les lirons pas ou, tout au moins, que nous ne les prendrons pas au sérieux — le marxiste affirme que la multitude ne sait pas ce qu'elle veut, que la connaissance du désir caché de l'ouvrier est le fait du petit nombre. Mais quel est donc ce désir, quel est le bonheur qui en fait l'objet?

(2) *Oeuvres philosophiques*, Molitor, Costes, Paris, t. VI, pp. 19-21.

Le bien qui, d'après le marxiste, constitue le bonheur suprême de l'homme se trouve après tout dans un genre que nous pouvons strictement appeler « spirituel » ! Il peut paraître étonnant que pour ce matérialiste, la vie humaine, loin d'être entièrement confinée à l'économique est au delà de celle-ci, en sorte que la vie économique doit être elle-même parfaitement subordonnée à une fin que l'on a toujours considérée comme étant strictement spirituelle. Que si le marxiste ne voulait pas que l'on qualifie ainsi la fin qu'il poursuit, il ne s'agirait que d'une querelle de mots. N'allez pas penser un instant que je cherche à ramener les marxistes « de notre bord ». Mais le fait est que les marxistes ne seraient pas si dangereux s'ils se limitaient au matérialisme tel qu'il faut l'entendre dans l'expression : civilisation matérialiste. Le pire est qu'en disant que la matière est la réalité fondamentale et qu'il n'y a point d'autre réalité, les marxistes, sans nier l'esprit, prétendent seulement que l'esprit n'est rien de plus que le « produit *supérieur* » de la matière.

Mais, enfin, cet esprit — qui doit toute sa réalité à une matière en même temps dépourvue de toute intelligence, infiniment aveugle, rigoureusement inanimée et fatalement génératrice d'esprit — en quoi manifeste-t-il le comble de sa « supériorité » ? A pousser son homme vers le bourbier de la sensualité ? Non pas. Le marxisme a son côté austère et ascétique. Tant et si bien qu'il trouverait de mauvais goût l'alternative de saint Paul : « Si les morts ne

ressuscitent pas, mangeons et buvons, car demain nous mourrons ».

Et le marxiste ne trouverait pas moins vulgaires les paroles que la Sagesse met dans la bouche des impies qui font alliance avec la mort et qui croient qu'« après cette vie, nous serons comme si nous n'avions jamais été, . . . que la pensée est une étincelle qui jaillit au battement de notre cœur » :

« Venez donc, jouissons des biens présents;  
usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse,  
enivrons-nous de vin précieux et de parfums,  
et ne laissons point passer la fleur du printemps.  
Couronnons-nous de boutons de roses avant qu'ils se flétrissent.

Qu'aucun de nous ne manque à nos orgies,  
laissons partout des traces de nos réjouissances,  
car c'est là notre part, c'est là notre destinée. »

Non, le marxisme est quelque chose de plus profondément monstrueux que ce matérialisme d'esthète. Mais si les marxistes refusent ce genre de matérialisme, ils ne peuvent répudier la suite des paroles que la même Sagesse met sur les lèvres des impies :

« Opprimons le juste qui est pauvre;  
n'épargnons pas la veuve,  
et n'ayons nul égard pour les cheveux blancs du vieillard  
chargé d'années.  
Que notre force soit la loi de la justice;  
ce qui est faible n'est jugé bon à rien.  
Traquons donc le juste, puisqu'il nous incommode,



qu'il est contraire à notre manière d'agir,  
qu'il nous reproche de violer la loi,  
et nous accuse de démentir notre éducation.  
Il prétend posséder la connaissance de Dieu,  
et se nomme fils du Seigneur.  
Il est pour nous la condamnation de nos pensées,  
sa vue seule nous est insupportable;  
car sa vie ne ressemble pas à celle des autres,  
et ses voies sont étranges.  
Dans sa pensée, nous sommes d'impures scories,  
il évite notre manière de vivre comme une souillure;  
il proclame heureux le sort final des justes,  
et se vante d'avoir Dieu pour père.  
Voyons donc si ce qu'il dit est vrai,  
et examinons ce qui lui arrivera au sortir de cette vie.  
Car si le juste est fils de Dieu, Dieu prendra sa défense,  
et le délivrera de la main de ses adversaires.  
Soumettons-le aux outrages et aux tourments,  
afin de connaître sa résignation,  
et de juger sa patience.  
Condamnons-le à une mort honteuse,  
car, selon qu'il le dit, Dieu aura souci de lui.»

Voilà bien ce que pensent les marxistes, et c'est de même ce qu'ils font sous nos yeux. Quel est le bien que le croyant, que le juste, les empêche d'accomplir ?

Les biens matériels ne sont pour le marxiste que la manifestation extérieure d'un bien immanent et que nous appelons spirituel. En réalité le bien qu'il poursuit n'est qu'un bien apparent, mais il n'en est pas moins un bien apparent d'ordre spirituel. La multitude n'a pas besoin de connaître cette finalité. Comme nous disions tout à l'heure,

il suffit au marxisme que la vérité soit connue du petit nombre. Toutefois, ce petit nombre doit pouvoir compter sur l'ignorance de la foule qu'il soulève. Une des forces pratiques de cette élite, c'est le principe que la fin justifie les moyens. Or, d'où vient la liberté dans le choix des moyens et quelle est précisément cette fin ?

La fin que poursuit le marxiste c'est la liberté. Quelle liberté ? car ce terme est singulièrement équivoque. L'affirmation marxiste que toute réalité est matérielle est avant tout une négation : Le marxiste veut nier, au principe de son système, la réalité de l'être spirituel. Les deux réalités spirituelles dont la négation est à la base de toute la conception marxiste de la liberté ne sont autre chose que Dieu et l'immortalité de notre âme. Cela veut dire qu'il n'y a pas de Créateur et qu'il n'y a pas de Juge suprême. D'après le marxiste, il n'y a que l'homme qui agisse véritablement et auquel pourrait convenir l'appellation de créateur. Si Dieu existe, l'idéal communiste de la liberté devient impossible ; si l'âme est immortelle, la fin ne justifie plus les moyens. Pour le marxiste il ne peut être question de liberté qu'à la condition de pouvoir tout enfermer dans les limites du domaine où l'homme est le plus manifestement, le plus sensiblement, la cause de sa propre vie d'homme. Et c'est par cette causalité que la personne humaine diffère des bêtes et des autres choses sensibles.

En quoi se manifeste premièrement la différence entre l'homme et la bête ? L'homme, dit

Marx, diffère par « le travail sous sa forme spécifiquement humaine » :

« ... Une araignée accomplit des opérations qui ressemblent à celles du tisserand; une abeille par la construction de ses cellules de cire, confond plus d'un architecte. Mais ce qui distingue d'abord le plus mauvais architecte et l'abeille la plus habile, c'est que le premier a construit la cellule dans sa tête avant de la réaliser dans la cire. A la fin du travail se produit un résultat qui, dès le commencement existait déjà dans la représentation du travailleur, d'une manière idéale, par conséquent. Ce n'est pas seulement une modification de formes qu'il effectue dans la nature; c'est aussi une réalisation dans la nature de ses fins, il connaît cette fin, qui définit comme une loi les modalités de son action et à laquelle il doit subordonner sa volonté. Cette subordination n'est pas un acte isolé. Outre l'effort des organes qui travaillent, pendant toute la durée du travail, est exigée une volonté adéquate qui se manifeste sous forme d'attention, d'autant plus que le travail entraîne moins le travailleur, par son contenu et les modalités de son exécution, et qu'il lui profite moins comme un jeu de ses pouvoirs physiques et spirituels.»<sup>3</sup>

Manifestement, nous accordons sans détour cette différence fondamentale, son caractère concret et sensible. Mais le marxiste met l'homme tout entier dans cette capacité de produire délibérément des oeuvres sensibles, et c'est dans les limites étroites de ce champ qu'il entend accomplir sa finalité d'hom-

(3) *Le Capital, Oeuvres complètes*, Paris, Costes, T. II, pp. 3-4. Nous citons toutefois la traduction des *Morceaux choisis* de la Nouvelle Revue Française, Paris, Gallimard, pp. 103-4.

me. Ce que l'homme désire le plus profondément, nous dit-on, c'est l'indépendance, c'est d'être lui-même la cause de sa propre vie d'homme; c'est ne rien devoir à une cause transcendante. Cet idéal peut vous paraître aussi abstrait que bizarre. C'est pourtant bien l'idéal pour lequel le marxiste est prêt à faire tous les « sacrifices ». Voici ce qu'en dit Karl Marx:

« Un être ne se donne pour indépendant que lorsqu'il est son propre maître, et il n'est son propre maître que lorsque c'est à lui-même qu'il doit son *existence*. Un homme qui vit par la grâce d'un autre se considère comme un être dépendant. Mais je vis complètement par la grâce d'un autre quand je ne lui dois pas seulement l'entretien de ma vie, mais que c'est en outre lui qui a *créé ma vie*, qu'il est la *source* de ma vie, et ma vie a nécessairement une telle raison en dehors d'elle si elle n'est pas ma propre création. La *création* est donc une représentation difficile à éliminer de la conscience populaire. Cette conscience *ne comprend pas* que la nature et l'homme existent de leur propre chef, parce qu'une telle existence va contre toutes les *données évidentes* de la vie pratique.

« Mais comme ... *toute la prétendue histoire du monde* n'est rien d'autre que la production de l'homme par le travail humain, donc le devenir de la nature pour l'homme, il a donc la preuve évidente, irréfutable, de sa *naissance* de lui-même, de *son origine*. Du fait que la *substantialité* de l'homme, du fait que l'homme est devenu pratiquement sensible et visible dans la nature, pour l'homme comme existence de la nature, dans la nature comme existence de l'homme, il est devenu pratiquement impossible de demander s'il existe un *être étranger*, un être placé au-dessus de la nature et de l'homme — cette question impliquant la non-essentialité de la nature et de l'homme.»<sup>4</sup>

(4) *Economie politique et philosophie, Oeuvres complètes*, T. VI, pp. 38-40.

D'après le marxiste, l'homme sera vraiment maître de sa liberté le jour où le travail lui-même sera devenu le premier besoin de la vie. Le travail humain est d'abord « déterminé par le besoin et les fins extérieures », mais l'homme ne sera vraiment libre que le jour où l'« essence humaine », maîtresse des biens extérieurs, « fera naître d'elle-même sa richesse intérieure ». C'est lorsque « commence le développement des puissances de l'homme, qui est à lui-même sa propre fin, que commence le véritable règne de la liberté... ». Libre alors des nécessités extérieures, l'homme ne mettra plus son plaisir dans la jouissance des seuls biens extérieurs, qui sont le fruit de son travail; mais il éprouvera un besoin du travail lui-même pour autant que, dans ce travail et dans la production de ses moyens de subsistance, il se manifestera à soi-même comme étant sa propre fin, et comme étant la cause de l'accomplissement de cette finalité.

Tout cela, ai-je dit, peut vous paraître étrangement abstrait, mais je n'y peux rien : c'est la lettre même de Marx. Vous comprenez maintenant ce que nous voulions dire tout à l'heure quand nous affirmions que pour le marxiste la vie économique est purement et simplement fonction d'une finalité intérieure, d'une finalité spirituelle. En effet, le désir d'être indépendant de cette manière, d'être cause de soi-même au point de ne rien devoir à autrui, de « haïr tous les dieux », ce désir, disais-je, est d'ordre spirituel; il est un dérèglement que nous

appelons l'orgueil. Voilà pourquoi le communisme marxiste est essentiellement athée. Il est une volonté de vivre l'athéisme par une affirmation concrète — par une activité sensible — érigée en opération béatifiante dont l'homme lui-même est à la fois cause suprême et terme ultime. Dans cette perspective fondamentale, les biens matériels et leur communauté ne sont que moyens.

Voilà ce qui explique l'étrange fureur des marxistes. L'appétit de la foule — surtout l'appétit désordonné — pour les biens matériels n'est qu'un instrument qu'ils exploitent pour une fin que le peuple ne désire pas. Leur volonté de cette « fin intérieure » est telle qu'ils n'hésitent pas à assujettir des millions d'hommes à un esclavage que l'antiquité n'aurait pu concevoir. De ce bien apparent, mais qui est néanmoins d'ordre spirituel, le marxiste a un amour puissant comme la mort. Aucun sacrifice n'est assez grand pour y atteindre. Ce bonheur, qui, d'après lui, ne sera réalisé que dans un lointain avenir et pour des hommes qui ne sont pas encore nés, justifie suffisamment la misère où gémit l'humanité depuis ses origines. Le marxiste trouve cette misère parfaitement normale et naturelle. Il s'est fait une raison claire et suffisante de toutes choses, de toutes les situations imaginables. Prenons un exemple concret. Pourquoi Socrate croyait-il à l'immortalité de l'âme humaine? Pourquoi sa femme l'accueillait-elle en lui versant un seau d'eau sur la tête quand il rentrait trop tard? Un marxiste vous dira

— et s'il ne le dit pas il n'est pas un bon marxiste — que cette croyance, que ce geste trouvent leur cause adéquate et suffisante dans le fait que les rapports de production étaient, à cette époque, en retard sur les forces de production. Dans une société où ces rapports et ces forces eussent été en parfait équilibre, — chose qui ne se pourra trouver que dans une société sans classes, — Socrate n'aurait pas eu besoin de croire à l'immortalité, et sa femme l'eût laissé tranquille, car elle aurait eu de tout selon ses besoins.

On dit parfois: comment se fait-il que le parti soviétique en Russie ne se lasse pas de l'effort qu'exige cette effroyable dictature qu'il est obligé d'imposer à la population? C'est que le marxiste s'est fait la conviction que de cette impitoyable discipline surgira finalement, et *spontanément*, la société bienheureuse, au sujet de laquelle, par ailleurs, il se garde de donner des précisions. Il est sur ce dernier point beaucoup plus réticent que les théologiens.

En somme, s'il n'y avait ni Dieu, ni âme à nier, le marxiste serait un chômeur sans espoir et sans haine, et les biens matériels seraient pour lui les plus méprisables de tous les biens.

Ces négations nous laissent malheureusement incroyablement indifférents. Nous sommes si « avancés » qu'elles ne nous effraient plus. Toute notre peur des communistes vient, le plus souvent, de ce qu'ils menacent de nous enlever nos biens matériels

et de les distribuer à leur guise. Si c'était là la seule chose à craindre dans le communisme, si c'était le seul mal qui puisse nous ébranler, nous ne mériterions pas davantage. Si la vie elle-même était aussi médiocre, si tels étaient les biens véritables de l'homme, l'être de l'homme serait la chose la plus absurde qui se puisse concevoir.

On se scandalise de la liquidation en masse qui s'opère en Russie, de l'esclavage, des procès iniques, etc. Cependant, étant donné leurs principes, leur négation de Dieu et de l'immortalité de l'âme, pourquoi n'agiraient-ils pas comme ils le font? N'ont-ils pas exalté la souveraine dignité de la personne humaine jusqu'à la rendre profondément méprisable? N'ont-ils pas exalté le jugement de l'histoire jusqu'à nier le Juge suprême, Auteur de l'histoire? Si Dieu n'est pas, qui est à craindre?

Nous rendons-nous compte des conséquences logiques de la négation de l'immortalité de l'âme humaine? Totalement mortel comme les chiens et les boucs, demain il en sera de moi comme si je n'avais jamais existé. Il en sera ainsi de mon prochain. Si ma vie est bornée à cette existence temporelle et temporaire, je suis la mesure de ma propre vie; que si je ne suis pas une bonne mesure et n'ai pas la puissance d'être la mesure qui convient à ma vie, quelqu'un d'autre aura sûrement la grâce de se charger d'être à ma place ma propre mesure. Si, par ailleurs, je suis un obstacle à l'épanouissement « dynamique » de la personnalité d'autrui,

pourquoi ce dernier hésiterait-il à me couper le souffle? La personne qui se charge de me liquider n'a pas à s'inquiéter, non plus que moi-même je n'ai à m'inquiéter. Car, bientôt il en sera comme si tous nous n'avions jamais existé. Que j'aie été assassiné ou que j'aie été assassin, victime ou bourreau, qu'importe? « La dialectique de l'histoire », « l'éternel dynamisme de la matière » n'ont que faire de ces vieilles distinctions. Et puis, au-dessus de ces hécatombes, il y a le triomphe de la science glorieusement parvenue à convertir les cadavres humains autrefois encombrants, en un excellent savon — de quoi se laver les mains de tout le sang répandu, si se laver les mains pour si peu n'est pas encore un de ces vilains préjugés bourgeois.

Admirez l'incomparable générosité de la personne marxiste! Non seulement elle se sacrifie actuellement pour l'humanité de l'avenir; mais son activité est parfaitement gratuite, car cette humanité de l'avenir elle aussi est déjà condamnée à disparaître. En effet, le grand principe marxiste veut que « tout ce qui vit mérite de périr »; même la société sans classes est déjà condamnée à une catastrophe cosmique qui détruira toute vie sur terre, comme Engels l'a prédit dans son *Dialectique et Nature*. Bientôt il en sera comme si cette humanité n'avait jamais existé. Bref, le marxiste fait un don de lui-même aussi gratuit qu'impensable.

Il y a deux ans exactement, j'étais invité à un dîner intime par quelques professeurs d'université,

en Californie. Au cours de la conversation, un des convives se déclara déçu par les agissements communistes: ils y allaient, tout de même, un peu rudement. Connaissant quelques-unes des opinions de mon collègue, je lui fis remarquer que je ne comprenais pas trop bien son objection: après tout, pourquoi les communistes ne pouvaient-ils pas faire tout ce qu'ils faisaient? Ayant la puissance de le faire, ils étaient leur propre juge. Pourquoi ne pas jeter quelques millions d'hommes dans des camps de concentration et en liquider un certain nombre? Pour chacun de ces individus il en devait être demain comme s'ils n'avaient jamais existé, et il en serait de même pour leurs geôliers et leurs assassins. « Life's but . . . a tale, told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing. » Plusieurs de ses collègues se tournèrent alors vers moi: « Do you earnestly mean to say that you would make the well-ordered society depend upon a belief in God and immortality? » Mais on n'attendit pas la réponse — on se contenta de me regarder avec étonnement.

Pourtant, il y a longtemps que nous insistons sur la pertinence de la croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme humaine, même pour la vie sociale. Mais pour ce qui regarde l'entente entre les hommes, on estime cette croyance complètement étrangère à la question. L'union peut se faire dans l'homme et par l'homme, disent même certains bien pensants. Mais l'homme? Qui donc est cet homme

dont on parle ? J'ai fait, avant la guerre, un cours sur *Le marxiste devant la mort*. Vous me permettrez d'en citer un passage publié, il y a quelque temps, déjà.

Notre humanité tout entière sera exterminée *sans merci*<sup>5</sup>. C'est Frédéric Engels, le collaborateur de Marx, qui le dit expressément. Nous sommes donc soumis à une puissance sans miséricorde — puissance d'autant plus terrible qu'elle est parfaitement aveugle; d'autant plus implacable qu'elle exerce sa cruauté en parfaite innocence, puisqu'on ne peut même pas la dire cruelle dans sa cruauté. La puissance inhumaine qui règne sur tout n'est pas une personne; elle n'est même pas un animal. C'est la matière dans toute sa crudité de pure matière. C'est la pierre contre l'homme — la pierre qui écrase le cerveau. Mais ! ajoute-t-on, nous avons la certitude que la matière existera toujours ! Quelle consolation ! Nous avons donc la certitude que dans d'autres coins de l'univers, d'autres humanités surgiront; nous avons la rassurance que le même jeu cruel recommencera éternellement. La puissance de la matière sera toujours puissance sans merci. Réjouissons-nous donc de cette puissance; de la puissance de l'inhumain, qui suscite la vie et l'espoir pour les perdre. A l'égard de ces humanités qui surgiront en d'autres coins de l'univers, l'attitude raisonnable doit être celle de la matière aveugle et indifférente qui les engendre et qui, au fond, n'a pas d'attitude.

Le marxisme nous met devant les paradoxes les plus invraisemblables. L'homme, dit-il, est le produit *supérieur* de la matière; l'homme est le plus parfait des êtres. Il est plus parfait que la matière inerte dont il est

(5) ENGELS, *Dialectique de la nature*, trad. Naville, Rivière et Cie, Paris 1950, Introduction. Voir les passages en cause, cités ci-après en Appendice, pp. 00.

le produit supérieur parce qu'il peut agir pour une fin, parce qu'il peut se former un dessein intelligent; parce qu'il a la lumière de l'intelligence, lumière sortie de la matière parfaitement obscure et inintelligente; il est très supérieur à tous les autres êtres, car, produisant ses propres moyens de subsistance, il peut, en quelque sorte, se faire soi-même. Eh bien, toute cette perfection, ce joyau de l'univers, est la faiblesse même, l'impuissance, jouet d'une puissance qui ne joue pas ! Nous aspirons à la puissance ? C'est ce qui, en comparaison de l'intelligence, est impuissance, qui est puissant. La puissance invincible, la puissance véritable, c'est la puissance de l'inhumain. L'imparfait est incomparablement plus puissant que le parfait. C'est l'invincible puissance de l'imparfait qui engendre la puissance éternellement faible du parfait. C'est la nuit qui domine la lumière qu'elle a produite; c'est la mort qui régit la vie et qui est invincible. C'est le non-être, le néant, qui règne sur tout. La puissance véritable ? C'est celle qui n'est pas. La matière inerte est plus puissante que la vie et immortelle parce qu'elle ne vit pas; l'obscurité domine la lumière parce qu'elle est impitoyablement aveugle.

La vie est donc la grande tragédie de l'être. Puisque la vie tend à se maintenir et qu'elle ne peut être que dans la mort, la condition de la vie est essentiellement tragique. L'homme vit dans la certitude de la mort; qui regarde la vie regarde la mort dans les yeux. Comment le marxiste pourrait-il nous consoler de vivre ? Comment pourra-t-il nous cacher cette farce littéralement ineffable qu'est la vie humaine ? En vérité le sort de l'homme est pire que celui de la brute. Sa douleur immense est absolument inutile; elle est d'autant plus désespérée que l'homme ne désire rien autant que l'utilité de sa souffrance. La vie est donc une condition de désespoir; elle est *le* désespoir.

Nous sommes les enfants du désespoir. Bien pis: nous ne pouvons pas même raisonnablement le dire ni le

penser. Car, au fond, notre désespoir est furieusement ridicule. Il ne sert absolument à rien. C'est démente que de considérer ces choses, dira le marxiste. Bien sûr que la puissance sans merci, la cruauté, est la racine première de toute vie. Mais cela ne nous regarde pas — cela n'est l'affaire de personne. Il ne faut pas penser à ces choses! Vous seriez porté à maudire votre propre existence. Vous seriez porté à maudire toute vie. Vous seriez porté à maudire toute existence. Or, qu'y aurait-il de plus absurde qu'une telle malédiction? On ne maudit qu'un responsable, on ne maudit qu'une personne. La maudite puissance inhumaine, la puissance aveugle qui vous a vomi à la vie, elle est l'innocence même. Comment pourrait-elle être sujet de responsabilité? Votre malédiction est aussi ridicule que votre désespoir. Cette manière de penser est nuisible. Dans une société bien ordonnée, la question *to be or not to be* serait jugée réactionnaire et ceux qui oseraient la soulever seraient liquidés sans merci.

Pascal a stigmatisé de monstruosité l'indifférence devant la mort.<sup>6</sup> Par contre, tout autour de nous, cette indifférence est admirée comme une forme d'héroïsme. Nos philosophies « vivantes » sont très loin de cette pensée de Platon et d'Aristote

(6) Voici ce que nous lisons dans les *Pensées*: « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre premier objet. (...) Ce repos, dans cette ignorance, est une chose monstrueuse, et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en leur représentant ce qui se passe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie... »

que même la philosophie est une méditation de la mort et une préparation à la mort.

Bien plus profondément pervers que celui des marxistes est l'idéal des tièdes (ceux qui seront vomis de la bouche de Dieu) qui veulent « construire » une société où l'on pourra faire totalement abstraction des questions fondamentales. Que les hommes croient en Dieu et en l'immortalité ou qu'ils n'y croient pas, cela ne peut, pensent-ils, affecter d'aucune manière la vie politique! Mais, à nous, il semble que la conception d'un tel idéal est intrinsèquement perverse. Je ne puis en effet concevoir comme idéal une communauté politique qui ne rend pas témoignage à Dieu. Ces hésitations, cette indifférence constituent, à mon avis, la plus grande faiblesse de l'Occident aujourd'hui, et la seule faiblesse vraiment sérieuse. Certes, la société politique est une société parfaite, mais cette société et sa législation peuvent-elles faire abstraction du fait que l'homme diffère des bêtes par son âme immortelle et qu'il doit, dans toutes ses actions, publiques ou privées, s'efforcer de les conformer à la volonté de Dieu? Nous nous habituons de plus en plus à l'idée que la nature et la destinée ultime de l'homme n'ont absolument rien à voir avec sa vie politique. Et voilà qui fait l'affaire des marxistes, qui ne font pas cette distinction.

Nos appétits matériels immodérés et notre incroyable faiblesse doctrinale font donc la plus

grande force du communisme athée. Permettez-moi de vous le rappeler encore une fois: le communisme n'est pas athée par accident. Je veux, pour terminer, revenir sur ce point. Bon nombre de soi-disant chrétiens ont pu soutenir que le communisme ne serait pas si mauvais, si, malheureusement, il ne s'obstinait pas à nier Dieu. Parler ainsi, c'est ne pas connaître le premier mot du communisme. Le marxiste méprise ceux qui tiennent de tels propos. Il connaît très bien son seul ennemi véritable. Cet ennemi, ce n'est pas d'abord la propriété privée, ce n'est pas le riche qui tient à ses possessions matérielles, ce n'est pas tel patron qui traite injustement ses employés, ce n'est même pas le mauvais chrétien qui fait fi de l'enseignement de l'Église en matière sociale. Cet ennemi premier, c'est Dieu — Dieu et les amis de Dieu. Certes, les injustices sociales peuvent aveugler le peuple et faire le jeu des communistes. Mais n'allez pas croire que la haine des marxistes soit réservée aux patrons injustes: ceux-ci font l'affaire du communisme. Mais les patrons justes, mais les employeurs qui traitent leurs employés comme des hommes, et leur font des conditions de vie honnêtes, mais tous les chrétiens conscients d'avoir à rendre compte à Dieu de toutes leurs actions, voilà les ennemis contre lesquels le communisme dirige tout sa haine. Faire abstraction du fait que pour le marxiste l'homme et l'homme seul est la suprême divinité, c'est ne rien comprendre à sa théorie sociale ni à son action.

Fabriquons donc les bombes les plus formidables, équipons les armées les plus invincibles, très bien. Mais aussi longtemps que nous resterons aussi indifférents à l'existence de Dieu et à sa place dans la vie humaine de tous les jours, indifférents à la dignité qui est la part de l'homme en tant qu'il est à l'image de Dieu, nous risquerons de tomber à un niveau plus bas que celui où les communistes trouvent encore des gens à persécuter: je veux dire que, de déchéance en déchéance, nous deviendrons bientôt une société où les hommes, depuis leur enfance, auront été si parfaitement « conditionnés » qu'ils ne sauront plus qu'il existe un Dieu, et qu'il y a, près de soi, des frères, pour lesquels on peut mourir par amour de Dieu.

Notre critique du marxisme est donc rarement bien fondée pour la simple raison que nous-mêmes, dans notre vie sociale et politique, nous avons maintenant l'habitude de nous en tenir à des choses absolument secondaires. Alors que le marxiste, lui, parle de choses tellement essentielles et présumées à toutes les autres, nous ne voulons ni nous appliquer à les comprendre, ni voir les effroyables dangers que ces idées comportent.



## APPENDICE

FRÉDÉRIC ENGELS SUR L'HISTOIRE DE L'HOMME ET  
L'INEXORABLE DESTRUCTION FUTURE DE LA  
SOCIÉTÉ SANS CLASSE.

« Avec l'homme, nous entrons dans *l'histoire*. Les animaux eux aussi ont une histoire, celle de leur origine et de leur évolution progressive jusqu'à leur stade actuel. Mais cette histoire, ils ne la font pas eux-mêmes et, dans la mesure où ils y participent, c'est à leur insu et sans leur volonté. Plus les hommes au contraire s'éloignent de l'animal au sens étroit, plus ils font leur histoire eux-mêmes, consciemment, plus l'influence sur cette histoire d'actions imprévues, de forces incontrôlées diminue, plus le succès historique correspond exactement au but fixé d'avance. Cependant, si nous appliquons cette règle à l'histoire humaine, même à celle des peuples les plus évolués d'aujourd'hui, nous verrons qu'une disproportion énorme subsiste encore entre les buts fixés et les résultats obtenus, que les effets imprévus dominent, et que les forces incontrôlées sont beaucoup plus puissantes que celles qui sont mises en mouvement d'après un plan concerté. Et il ne peut en être autrement tant que l'activité historique essentielle des hommes, celle qui les a élevés de l'animalité à l'humanité et qui constitue le fondement matériel de toutes leurs autres activités, la production de leurs moyens d'existence,

c'est-à-dire aujourd'hui la vie sociale, est encore soumise aux alternances contradictoires de l'action imprévue de forces incontrôlées alors qu'elle n'atteint que par exception le but visé et réalise exactement le contraire dans la plupart des cas. Dans les pays industriels les plus avancés, nous avons maîtrisé les forces de la nature et les avons mises au service des hommes; nous avons ainsi multiplié la production à l'infini, de sorte qu'un enfant produit aujourd'hui plus que cent adultes autrefois. Et quel fut le résultat? Une augmentation du surtravail, une misère accrue des masses, et tous les dix ans un krach gigantesque. Darwin ne savait pas quelle amère satire des hommes, et surtout de ses compatriotes, il avait écrite en démontrant que la libre concurrence, la lutte pour la vie que les économistes célèbrent comme la plus haute conquête de l'histoire, est l'état normal du *règne animal*. Seule une organisation consciente de la production sociale, qui réglera la production et la répartition selon un plan, peut élever les hommes au-dessus du reste du règne animal du point de vue social, comme la production en général l'a fait pour eux du point de vue de l'espèce. L'évolution historique rend cette organisation chaque jour plus nécessaire, mais aussi chaque jour plus réalisable. C'est de là que part la nouvelle époque historique où l'humanité, et toutes les branches de son activité avec elle, en particulier la science naturelle, connaîtront un essor qui rejettera dans la nuit tout ce qu'ils auront fait jusque-là.

Cependant, « tout ce qui naît doit périr ». Des millions d'années peuvent passer, des centaines de milliers de races naître et mourir; mais le temps approche inexorablement où, la chaleur du soleil s'épuisant, celui-ci ne réussira plus à fondre la glace qui descend des pôles, où les hommes, se pressant de plus en plus autour de l'équateur, ne trouveront plus, même là, assez de chaleur pour vivre, où la dernière trace de vie organique disparaîtra peu à peu, où la terre, sphère inerte et glacée comme la lune, sombrera dans les ténèbres profondes en décrivant un orbite de plus en plus étroit autour du soleil, mort lui aussi, pour finir par y tomber. D'autres plantes auront précédé la terre, d'autres la suivront; au lieu d'un système solaire harmonieux, lumineux et ardent, il n'y aura plus qu'une sphère morte et glacée poursuivant sa course solitaire. Et le sort de notre système solaire est également réservé tôt ou tard à tous les autres systèmes de notre île-Univers, à tous les systèmes des innombrables autres îles-Univers, même à ceux dont la lumière n'atteindra jamais la terre tant qu'il y aura un œil humain à sa surface pour la recevoir. » (*Dialectique de la nature*, pp. 127-129)

.....  
« La matière se meut en un cycle éternel, qui sans doute s'accomplit en des périodes de temps dont notre année terrestre est une mesure inadéquate, cycle dans lequel le temps de l'évolution la plus haute, celui de la vie organique et plus encore celui

de la vie des êtres qui prennent conscience de la nature et d'eux-mêmes, est aussi réduit que l'espace dans lequel apparaissent la vie et la conscience de soi; cycle où tous les modes d'existence finie de la matière, soleils ou vapeurs nébuleuses, animaux singuliers ou espèces animales, composition chimique ou dissociation, sont aussi transitoires les uns que les autres, et où rien n'est éternel que la matière qui se transforme éternellement, éternellement en mouvement, ainsi que les lois suivant lesquelles elle se meut et se transforme. Ce cycle s'accomplira dans l'espace et le temps sans trêve et sans rémission, des millions de soleils et de terres verront le jour et mourront; la réalisation des conditions de la vie organique dans un seul système solaire et sur une seule planète prendra un temps immense, et d'innombrables êtres organiques devront naître et disparaître avant que puissent surgir, dans le milieu qu'ils auront créé, des êtres doués de cerveaux pensants capables de s'adapter pendant un court instant à des conditions favorables, pour être ensuite exterminés sans merci; et malgré tout cela nous avons la certitude que la matière demeure éternellement la même à travers toutes ses transformations, qu'aucun de ses attributs ne peut se perdre, et qu'avec la même nécessité d'airain qui anéantit sur terre sa fleur la plus noble, l'esprit pensant, elle doit donc aussi le produire ailleurs et en d'autres temps. » (*ibid.*, p. 132)